

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

IX

(suite)

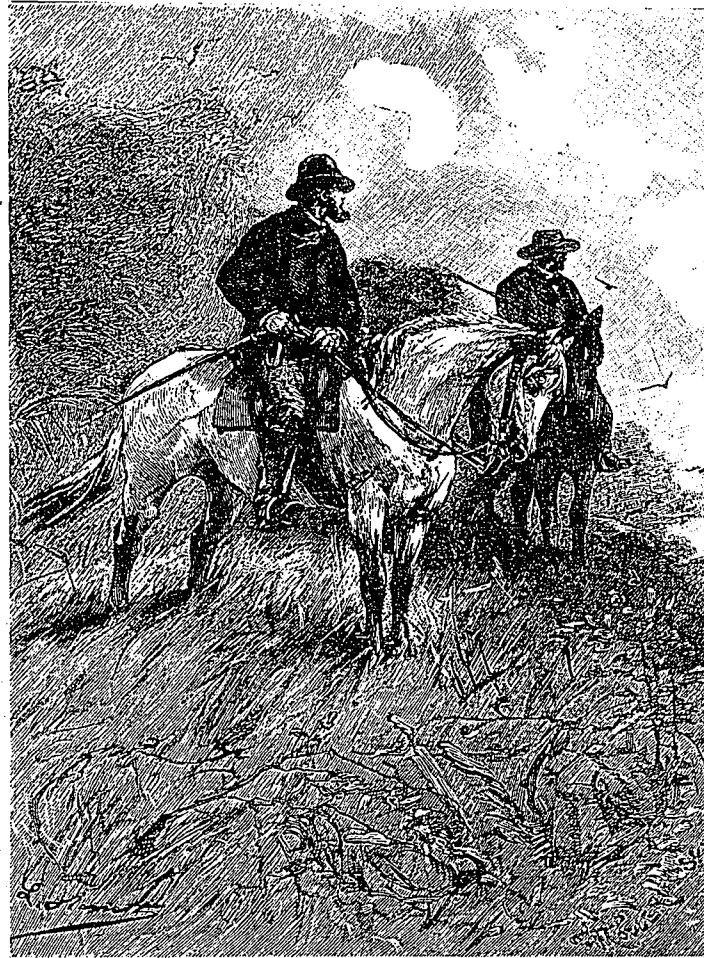
— « Oui, dit-elle, tous mes compagnons reviendraient à la condition d'esclaves, comme je l'ai fait moi-même, plutôt que d'abandonner la plantation et les maîtres de Castle-House ! Et si l'on veut les y obliger, ils sauront défendre leurs droits ! »

Il n'y avait plus qu'à attendre le retour de James Burbank et d'Edward Carrol. A cette date du 1er mars, il n'était pas impossible que la flottille fédérale fût arrivée en vue du phare de Pablo prête à occuper l'embouchure du Saint-John. Les confédérés n'auraient pas trop de toutes les milices pour s'opposer à leur passage, et les autorités de Jacksonville, directement menacées, ne seraient plus à même de mettre à exécution leurs menaces contre les affranchis de Camdless-Bay.

Cependant le régisseur Perry faisait sa visite quotidienne aux divers chantiers et ateliers du domaine. Il put constater, lui aussi, les bonnes dispositions des noirs. Quoiqu'il n'en voulût pas convenir,

il voyait que, s'ils avaient changé de condition, leur assiduité au travail, leur dévouement à la famille Burbank étaient restés les mêmes. Quant à résister à tout ce que pourrait tenter contre eux la populace de Jacksonville, ils y étaient fermement résolus. Mais, suivant l'opinion de M. Perry, plus obstiné que jamais dans ses idées d'esclavagiste, ces beaux sentiments ne pouvaient durer. La nature finirait par reprendre ses droits. Après avoir goûté à l'indépendance, ces nouveaux affranchis reviendraient d'eux-mêmes à la servitude, ils redescendraient au rang qui leur était dévolu par la nature dans l'échelle des êtres, entre l'homme et l'animal.

Ce fut sur ces entrefaites qu'il rencontra le vaniteux Pygmalion. Cet imbécile avait encore accentué son attitude de la veille. A le voir se pavaner, les mains derrière le dos, la tête haute, on sentait maintenant que c'était un homme libre. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en travaillait pas davantage.



— « Eh, bonjour, monsieur Perry ! dit-il d'un ton superbe.

— Que fais-tu là, paresseux ?

— Je me promène ! N'ai-je pas le droit de ne rien faire, puisque je ne suis pas un vil esclave et que

je porte mon acte d'affranchissement dans ma poche !

— Et qui est ce qui te nourrira, désormais, Pyg ?

— Moi, Monsieur Perry.

— Et comment ?

— En mangeant.

— Et qui te donnera à manger ?

— Mon maître.

— Ton maître !... As-tu donc oublié que tu n'as plus de maître, nigaud ?

— Non ! Je n'en ai pas, je n'en aurai plus, et monsieur Burbank ne me renverra pas de la plantation, où, sans trop me vanter, je rends quelques services !

— Il te renverra, au contraire !

— Il me renverra ?

— Sans doute. Quand tu lui appartenais, il pouvait te garder, même à ne rien faire. Mais, du moment que tu ne lui appartiens plus, si tu continues à ne pas vouloir travailler, il te mettra bel et bien à la porte, et nous verrons ce que tu feras de ta liberté, pauvre sot ! »

Évidemment, Pyg n'avait point envisagé la question à ce point de vue.

— Comment, Monsieur Perry, reprit-il, vous croyez que monsieur Burbank serait assez cruel pour...

— Ce n'est pas la cruauté, répliqua le régisseur, c'est la logique des choses qui conduit à cela. D'ailleurs, que monsieur James le veuille ou non, il y a un arrêté du comité de Jacksonville qui ordonne l'expulsion de tous les affranchis du territoire de la Floride.

— C'est donc vrai ?

— Très vrai, et nous verrons comment, tes compagnons et toi, vous vous tirerez d'affaire, maintenant que vous n'avez plus de maître.

— Je ne veux pas quitter Camdless-Bay ! s'écria Pygmalion... Puisque je suis libre...

— Oui !... tu es libre de partir, mais tu n'es pas libre de rester ! Je t'engage donc à faire tes paquets !